

PASCALE RAULT-DELMAS

# LA BELLE *Oubliée*



ROMAN

Pascale Rault-Delmas

La Belle oubliée

© Pascale Rault-Delmas, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6994-7

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# CHAPITRE 1

Juliette descend la rue Arson d'un bon pas. Il fait déjà nuit. Au loin, des lumières clignotent sur le port de Nice. Le ferry ne va pas tarder à s'écarter du ponton, emportant ses passagers vers cette île qu'on dit de beauté et dont par temps clair, Juliette a si souvent aperçu le reflet. Une bouffée de joie l'envahit. Bientôt elle sera sur ce pont et ce sera elle qu'on regardera s'éloigner du quai. Elle poursuit son chemin jusqu'à une enseigne, sur laquelle est indiqué en lettres lumineuses : *Chez Tonio*. Elle pousse la porte et entre. Derrière des tintements de verres et des éclats de voix, Justin Timberlake pleure une rivière. C'est un bar comme il en existe des milliers en France en ce début du deuxième millénaire, mais il a une particularité : son patron est corse. Juliette ne remerciera jamais assez la providence d'avoir mis Marie-do sur son chemin. Elles sont à la même fac, mais noyées au milieu de centaines d'étudiants, elle ne se seraient sans doute jamais rencontrées si ce jour-là elles ne s'étaient pas toutes les deux cassé le nez devant la porte fermée du secrétariat où elles venaient in-extremis remettre leurs documents d'inscriptions aux partiels. Après avoir pesté ensemble contre l'administration, elles sont allées faire plus ample connaissance autour d'un verre, et de fil en aiguille, elles sont devenues amies. Marie-do, qui s'appelle en réalité Marie-Dominique, a présenté Juliette à sa bande : des filles et des garçons venus comme elle étudier sur le continent et dont le bar de Tonio est le point de ralliement. Leur diplôme en poche, très peu de ces jeunes rentrent en Corse. Si certains choisissent délibérément de se fondre dans l'anonymat de la vie continentale, la plupart restent pour le travail, et souvent, à l'instar des Niçois, doivent monter à la capitale pour y trouver un emploi. Mais ils demeurent tous très attachés à leur île et y retournent dès qu'ils le peuvent. Juliette a vite été adoptée par le petit groupe et elle aime se fondre dans leur communauté. Seuls quelques irréductibles comme Doumé, un beau ténébreux qui fait battre son cœur un peu trop fort, lui rappellent d'où elle vient. Mais d'où vient-elle justement ? Avec ses cheveux châtain, ses yeux marrons et, le comble pour une fille du midi, sa peau diaphane qui rougit au moindre rayon de soleil, elle se sent de nulle part.

Accoudée au comptoir devant un mojito, Marie-do est en pleine conversation avec Tonio. Blonde, ses longs cheveux lissés au fer, elle pourrait passer pour une fille du nord, mais dès qu'elle ouvre la bouche, elle ne peut plus renier ses origines. En apercevant son amie elle s'interrompt et se tourne vers elle en

s'exclamant :

— Juuulieeette ! Alors, ça a marché ?

Juliette aime les variations de tonalités de cet accent qu'elle serait bien en peine d'imiter, elle qui n'a même pas su prendre celui de son nissart de père, ni celui de son grand-père marseillais que quarante années passées à Paris n'ont pourtant pas réussi à atténuer. Elle n'a pas la moindre intonation méridionale, mais elle ne parle pas non plus pointu comme sa mère. Son accent est comme elle : transparent. Juliette est de celles qu'on ne remarque pas.

— L'entretien s'est plutôt bien passé. On verra...

— Tu cherches du boulot ? lui demande Tonio en lui servant son cocktail favori.

— Oui. J'aimerais bien me faire embaucher à l'aéroport pour l'été.

— Tu as postulé chez Corse méditerranée ? Je connais du monde là-bas, ça pourrait peut-être t'aider.

La compagnie corse a été créée une dizaine d'années plus tôt pour faciliter l'accès des insulaires sur le continent. Alors que la compagnie nationale limite ses destinations à Bastia et Ajaccio, Corse méditerranée dessert les quatre coins de l'île. Grâce à elle, les résidents corses peuvent à présent faire l'aller-retour dans la journée, ce qui est bien utile pour se rendre à un rendez-vous médical important. Car s'ils ne jurent que par leur île, ils ont une confiance relative en leurs congénères quand il s'agit de choses vraiment sérieuses.

— Tu sais bien qu'ils ne recrutent que des Corses, répond Juliette en secouant la tête.

— Ah oui, c'est vrai ! J'ai oublié que tu étais une pinsut', fait-il en riant.

Juliette plonge le nez dans son verre pour cacher son émotion. Venu de Tonio, un véritable Corse qui revendique ses origines, c'est pour elle le plus beau des compliments. Au même moment, la porte s'ouvre sur Doumé. Le cœur de Juliette s'affole. Elle sait qu'elle ne lui est pas indifférente. Elle a souvent senti son regard peser sur elle quand il était assis au fond de la salle. Elle retient son souffle en le voyant s'approcher du bar. Ce soir, elle a fait un effort particulier : elle a lâché ses cheveux et s'est même mis du mascara. Peut-être cette fois, va-t-il lui parler ? Il serre la main de Tonio, fait une bise au passage à Marie-do, puis il va rejoindre sa place habituelle. Juliette détourne la tête mais son regard embué n'a pas échappé à son amie qui grommelle entre ses dents : « laisse tomber, il n'est pas pour toi... » La gorge serrée, Juliette ne répond rien. Elle n'ose pas lui avouer qu'elle serait prête à tout pour attirer son attention, même de s'inventer des origines corses.

\*\*\*

Le jour J est enfin arrivé. Entre le ronronnement du moteur, le léger tangage du bateau et l'excitation du voyage, Juliette ne parvient pas à trouver le sommeil. Lassée de se retourner sur sa couchette, elle attrape une couverture et abandonnant Marie-do dans les bras de Morphée, elle quitte la cabine. Elle traverse le salon où les voyageurs, avachis sur les fauteuils ou bien étalés sur la moquette, mêlent leurs haleines nocturnes puis elle sort sur le pont. Une bouffée d'air iodé lui fouette le visage. Elle s'enroule dans son plaid et s'accoude au bastingage, laissant le vent ébouriffer ses cheveux. Cette traversée, c'est l'aventure. Hormis un séjour linguistique en Angleterre avec le collège, quelques excursions parisiennes avec sa mère et leurs escapades en Italie pour se ravitailler en apéro, elle n'a guère quitté sa région. À vrai dire, elle n'en avait jamais ressenti le besoin. Coincée entre la mer et la montagne, sa ville lui a offert toutes les possibilités d'évasion. Le ciel commence à s'éclaircir et se teinte de jaune-orangé, couleur annonciatrice d'une journée ensoleillée. La lourde coque du paquebot ondule doucement sur les vagues. Juliette se laisse bercer, contemplant l'immensité de cette mer auprès de laquelle elle a toujours vécu et qui, tandis que le jour se lève, retrouve peu à peu son dégradé de bleus. De l'autre côté de la vitre, des silhouettes commencent à s'agiter et bientôt, son havre de tranquillité est envahi par une horde de voyageurs, un gobelet en carton à la main. L'odeur de café qui lui chatouille les narines lui rappelle que Marie-do doit l'attendre pour le petit-déjeuner. De retour sur le pont, elle se faufile entre les voyageurs agglutinés contre les rambarde. Comme eux, elle est impatiente de voir apparaître leur port d'arrivée. Bientôt, les contours de la citadelle de Bastia se dessinent. On distingue peu à peu les façades des maisons dont, comme à Nice, les tons ocre et saumon témoignent de leur influence italienne. Au second plan, se dressent les collines. De petites touches blanches dispersées çà et là tranchent sur le vert, laissant deviner des constructions récentes, preuve que l'immobilier prend le pas sur la lutte pour la préservation de l'île dont Juliette a si souvent entendu parler chez Tonio. Elle revoit les photos de Nice prises pendant la jeunesse de son père, avant cette urbanisation à outrance qui a défiguré le paysage et les asphyxie petit à petit, et elle se dit que la nouvelle génération corse doit absolument continuer son combat contre le béton. Marie-do l'interrompt dans ses pensées. Elle l'attrape par le coude et l'entraîne vers la sortie avant que la gigantesque file des voitures sortant du bateau ne crée un embouteillage. La période estivale commence et les touristes débarquent en

masse. Juliette se hâte de descendre sur le quai. Elle ne veut surtout pas être identifiée à eux, même si au fond elle sait que son intégration à la communauté corse n'est qu'une illusion et qu'aux yeux des insulaires, elle reste une étrangère. Elles rejoignent le père de Marie-do qui est venu les chercher au port. De taille moyenne, les cheveux châtons et les yeux clairs, il ne correspond pas, lui non plus, au cliché de l'habitant local. Intimidée, Juliette préfère s'installer sur la banquette arrière et laisse le père et la fille à leurs retrouvailles. Quittant la ville, ils s'engagent sur une route étroite et sinueuse, semblable à celle que Juliette emprunte pour grimper à la maison que ses parents ont fait construire dans l'arrière-pays niçois. C'est là qu'elle a grandi, au milieu de la garrigue qui sent bon le thym et le romarin. Pareillement, la route trace son chemin à travers les collines, mais ici elles sont recouvertes d'une végétation dense et verdoyante et en contrebas, on aperçoit la mer. Quinze minutes plus tard, ils atteignent le village. Dressé sur un rocher, il surplombe la baie de Bastia et la vue est magnifique. Les parents de Marie-do partagent avec ses grands-parents la maison familiale, une grande bâtisse qu'ils ont séparée en deux appartements et dont ils occupent la partie supérieure. On y accède par un escalier extérieur en pierre menant directement sur le perron du premier étage. La porte s'ouvre sur des effluves de gâteau au four et une petite dame brune aux cheveux courts qui se jette au cou de sa fille. Elle serre Juliette dans ses bras à son tour et lui dit :

— Bienvenue, Juliette. Mets-toi à l'aise. Tu es ici chez toi.

La mère de Marie-do retourne aussitôt à ses fourneaux, sous l'air navré de sa fille qui écarte les mains d'un geste d'impuissance. La cuisine, c'est son domaine et il est interdit d'y mettre les pieds. Marie-do conduit Juliette dans l'ancienne chambre de son frère parti lui-aussi sur le continent, et après qu'elle y ait déposé ses affaires, lui propose une visite de son village. Elles remontent la rue principale, une ruelle pavée, bordée de chaque côté par une rangée de maisons hétéroclites dont les façades aux ravalements usés et les murs en pierres apparentes attestent l'ancienneté.

— Avant la construction de Bastia qui doit dater du XVe siècle, c'est ici que vivaient les habitants de la région, lui explique Marie-do. La plupart des maisons, même si certaines ont été rénovées, sont d'époque. Tu imagines l'âge qu'elles ont...

Elles grimpent jusqu'à la place de l'église dont l'horloge sonne dix heures. Elles n'ont pas croisé âme qui vive, à part un chat qui se lèche consciencieusement sur un des toits en contrebas et se met à les fixer de ses yeux verts. Son pelage se confond avec le gris bleuté des toitures.

— C'est joli ces tuiles grises, fait remarquer Juliette.

— C'est de la lauze, répond Marie-do fièrement. Une pierre d'ici qui est taillée pièce par pièce. C'est un vrai savoir-faire qui se transmet de génération en génération. C'est notre spécialité dans la haute Corse. Un coup de klaxon retentit et se prolonge de manière insistante. Aussitôt, des femmes sortent des maisons et se dirigent vers la camionnette qui vient de se garer au bord de la route.

— C'est l'heure du boulanger. Tu viens ? On va acheter le pain, dit Marie-do.

Le chat, effrayé par le remue-ménage, descend de son promontoire et passe en trombe devant une des femmes qui lève aussitôt la main, les deux doigts du milieu repliés, les autres tendus en marmonnant quelques mots incompréhensibles.

Devant l'air étonné de Juliette, Marie-do fait une moue de travers.

— C'est la vieille Angèle. Elle fait les cornes pour éloigner le mal.

— À cause du chat ?

— Tu sais dans les villages, les anciens ont des superstitions.

— Il n'est pas noir...

— Il paraît qu'un animal qui traverse devant soi porte malheur. Il y a toute une liste de choses comme celle-là, à faire ou ne pas faire pour éviter le mauvais œil. Mais surtout, ne te moque pas de ça à la maison. Ma mère y croit dur comme fer.

De retour à la maison, elles rejoignent les parents de Marie-do sur le grand balcon qui prolonge la salle à manger où ils sont déjà installés pour l'apéritif, en compagnie des grands-parents. Le père de Marie-do débouche une bouteille de rosé et en trinquant avec eux, Juliette sent sa timidité s'évaporer peu à peu. Soudain elle se fige. La grand-mère de Marie-do vient de déposer devant eux une assiette garnie de charcuterie. Visiblement, son amie n'a pas informé sa famille qu'elle était végétarienne. Quand son grand-père lui présente la coppa, le lonzu et le figatelli et déclare avec fierté qu'ils proviennent de cochons dont il connaît l'éleveur, Juliette comprend que son intégration est en jeu. Alors elle demande pardon mentalement à l'animal à qui elle avait promis cinq ans auparavant de ne plus manger ses congénères et le cœur au bord des lèvres, se sert dans le plat qu'on lui tend.



## CHAPITRE 2

Juliette lève les yeux de son livre et regarde sa grand-mère. Elle a entendu au rythme régulier de son souffle qu'elle s'était endormie dans son fauteuil. Elle remonte doucement le plaid qui a glissé de ses épaules, puis quitte l'ambiance climatisée de l'appartement. Elle s'accoude à la rambarde de la terrasse. Autour d'elle, la rade de Marseille s'étend à 180°, avec en face le château d'If, l'île du Frioul et à droite, l'entrée du vieux port. Cette vue imprenable sur la grande bleue a été la condition sine qua non pour que sa grand-mère accepte de quitter la capitale pour venir s'installer à la retraite, dans la ville natale de son mari. Juliette n'a pas de souvenirs de ses grands-parents ailleurs que dans cet appartement. Enfant, elle y venait chaque mois. Elle se revoit quittant Nice tôt le dimanche matin avec ses parents et son frère pour partager le repas de midi avec eux. Ils allaient ensuite tous ensemble se promener sur la corniche et si le temps le permettait, ils descendaient sur la plage. Son père défendait ses galets niçois en prétendant que c'était plus propre, Juliette aimait le doux contact du sable sous ses pieds. Ils rentraient tard le soir. Dans la voiture, les enfants étaient déjà prêts à aller au lit car le lendemain il y avait classe. À présent, elle se rend compte que malgré ces visites régulières, elle ne connaît pas grand-chose de la ville de ses aïeux. Celui qu'ils appelaient grand-papa leur a souvent parlé de ses balades à dos d'âne et du bassin où il faisait flotter son voilier à La plaine, le quartier où il avait grandi. Juliette et son frère auraient bien aimé qu'il les y emmène mais il disait qu'il ne le reconnaissait plus. Alors il préférait faire revivre ses souvenirs. À l'adolescence, Juliette a espacé ses visites chez ses grands-parents, finissant par les limiter à Noël et aux anniversaires. Elle n'avait pas conscience que, tandis qu'elle se dirigeait vers l'âge adulte, eux vieillissaient. Aujourd'hui, elle regrette ce temps perdu. Elle aurait envie d'interroger son grand-père sur ce passé dont elle n'a pas retenu grand-chose, de l'entendre à nouveau raconter ces histoires qu'elle a oubliées. Mais il n'est plus là pour répondre à ses questions. Son cœur s'est arrêté, interrompant brutalement le séjour corse de Juliette.

Monique appelle sa petite-fille. Elle vient de se réveiller, l'air de rien. Elle déteste faire la sieste, prétendant que c'est pour les vieux, mais finit toujours par piquer du nez. Juliette fait coulisser la baie vitrée et passe sa tête à travers l'ouverture. N'étant pas censée avoir remarqué qu'elle s'était endormie, elle se garde bien de lui demander si elle s'est bien reposée.

— Ne va pas prendre un coup de soleil, ma chérie !  
— Ne t'inquiète pas mamie, je reste à l'ombre. Tu veux un thé ?  
— Seulement si tu m'accompagnes. Il y a des biscuits dans la boîte sur l'étagère.

Juliette rentre dans l'appartement, passe de l'autre côté du comptoir qui délimite la cuisine américaine et met l'eau à chauffer. Elle jette un regard circulaire sur la grande pièce surchargée de meubles de famille et de bibelots anciens et s'attarde sur le fauteuil vide. Sa gorge se serre. Dans l'entrée près de la porte, trois énormes sacs poubelle attendent d'être descendus à la Croix-Rouge. Ce matin, elle s'est chargée de cette tâche ingrate qui met un point final à l'illusion que son grand-père portera à nouveau des vêtements. Dans le placard commun, des cintres vides pendent à présent près des robes et des manteaux féminins. Juliette pense avec tristesse à sa grand-mère qui va devoir supporter l'absence de celui avec qui elle a toujours partagé sa vie. Depuis sa disparition, ses enfants se sont relayés auprès d'elle. Pour le moment, elle semble prendre le dessus mais comment elle va-t-elle réagir quand elle se retrouvera vraiment seule ? Revigorée par sa courte sieste, Monique se lève et se dirige d'un pas décidé vers le buffet, mais au moment où elle se penche pour attraper les tasses, elle vacille. Juliette se précipite vers elle.

— Ça va mamie ?  
— Ce n'est rien, un petit étourdissement. Je suis un peu fatiguée. Tu sais, je ne dors plus beaucoup depuis que ton grand-père n'est plus près de moi, ajoute-t-elle d'une voix étranglée.

Juliette la prend dans ses bras et la serre contre elle en ravalant discrètement ses larmes. Elle réitère pour la énième fois la proposition de ses parents :

— Pourquoi ne viens-tu pas passer quelque temps chez nous, mamie ? C'est encore les vacances. Maman aura le temps de s'occuper de toi.

Mireille, la mère de Juliette, est la fille de Monique et de Georges. Bien qu'étant née à Paris, elle s'est toujours sentie profondément méditerranéenne et son plus grand désir aurait été que son père les emmène vivre dans sa région natale. Monté à Paris pour ses études de médecine, il y avait rencontré sa mère et s'y était installé comme généraliste. Lassée de la grisaille et des journées pluvieuses, son épouse aurait pu se laisser séduire par la météo ensoleillée du midi, mais il a toujours refusé de quitter ceux qu'il appelait ses malades. Alors, Mireille a pris son destin en main. Son bac en poche, elle est partie vers le sud où elle rêvait d'être institutrice. Mais ironie du sort, après sa brillante réussite à l'école normale on a voulu la renvoyer à Paris où ils manquaient cruellement